

LES ENQUÊTES DE NINO
par Claudine Aubrun

Qui veut débarbouiller Picasso?



Polar
Mini
SYROS

Mini Syros Polar

*Pour les petits des petits de mes amis:
Violette, Mars, Alban, Lili,
Marcus, Zoé et Agathe.*

Couverture illustrée
par Benjamin Adam

ISBN: 978-2-74-851485-8
© 2014 Éditions SYROS, Sejer,
92, avenue de France, 75013 Paris

1

A lors que nous partions pour la plage, papa nous a annoncé une fois de plus qu'il devait lire tout un tas de choses pas rigolotes pour son travail. Moi, je crois qu'il a dit ça afin de rester tout seul et de faire une énorme sieste dans une chaise longue sous la tonnelle. Maman a insisté :

– Stéphane...

(Stéphane, c'est mon papa.)

– Stéphane, ce serait bien que tu viennes avec nous te baigner !

Après avoir un peu râlé, papa a fini par accepter. Sur la plage, nous avons posé nos affaires entre un monsieur qui ronflait et une famille escortée de deux énormes chiens. D'habitude, j'aime bien la mer. Mais cet été mes sœurs sont amies avec deux filles, des jumelles comme elles. Ensemble, elles s'amuse, font des blagues et rient à longueur de temps. Résultat : c'est aussi fatigant que déprimant.

J'étais bien content que papa soit venu avec nous, mais j'ai vite vu qu'il s'ennuyait. À côté de moi, sur sa serviette

de bain, il n'arrêtait pas de gigoter. Il a fini par annoncer :

– Je vais faire un tour au musée ! Qui vient avec moi ?

Personne n'a répondu. Mes sœurs ne l'ont même pas entendu. Maman, allongée sur le sable, le visage collé sur son magazine, a ouvert un œil et s'est rendormie. Face à ce manque d'intérêt de la part de l'équipe des filles, papa s'est tourné vers moi :

– Et toi, Nino, qu'en dis-tu ?

Sans hésiter, j'ai enfilé mon short et mon tee-shirt.

2

Ce qui m'a vraiment plu dans le musée – un bâtiment tout en haut d'une côte que nous avons grimpée sous une chaleur pas possible –, c'était l'air frais dans toutes les salles. La clim, c'est pas écologique, comme dirait maman, mais ça fait drôlement du bien. Après m'être un peu refroidi, je me

suis intéressé aux œuvres de Picasso, l'artiste le plus connu du musée mais aussi du monde entier. J'ai pris le temps de bien observer les tableaux exposés. Ce qui était amusant chez lui, c'est qu'à l'homme ou à la femme qu'il peignait, il se moquait bien de faire des pieds dix fois trop grands, ou de lui dessiner un nez énorme ou des yeux qui louchent ou une tête de têtard. De son côté, papa semblait apprécier ce style de peinture. Il ne cessait de dire que tout était superbe. Ensemble, nous nous sommes arrêtés devant un tableau. Ce n'était pas le plus grand, il était presque carré et représentait une chouette juchée sur le dossier d'une chaise.

– Picasso l'a peinte en 1946, a dit papa. À cette époque, juste après la guerre, les artistes n'avaient pas toujours le nécessaire pour travailler. La toile pour les tableaux était difficile à trouver. Alors, Picasso s'est servi d'un bout de bois comme support.

Puis il a ajouté :

– Tu vois, Nino, on peut ne pas avoir beaucoup de matériel mais faire des chefs-d'œuvre.

Ensuite, papa a continué à admirer l'oiseau sur la chaise avec, posé sur le siège, un plat contenant des oursins. J'ai poursuivi la visite. Autour de moi, les gens contemplaient les œuvres d'un

air grave. Parfois, un visiteur murmurait des choses à l'oreille d'un autre. Un nouveau tableau a attiré mon attention. Incroyable ! Picasso devait beaucoup aimer les oursins. Il avait peint un homme qui en mangeait. J'allais m'éloigner quand une dame s'est approchée de moi. Subitement, elle m'a demandé :

– Grottesque, non, ce Picasso ? Vous ne trouvez pas ?

Bien sûr, ce monsieur qui mangeait des oursins en se contorsionnant, c'était bizarre. Mais il ressemblait bien à un homme en train de gober de la nourriture. Papy, qui adore les fruits de mer, c'est un peu comme ça qu'il se tient quand il en mange. J'ai fini par répondre :

– Je trouve que c'est assez amusant. Ça ressemble à la vérité tout en étant différent.

Visiblement sourde à ce que je venais de dire, la dame se tenait immobile. Une vague moue de dégoût est passée sur son visage. Au bout d'un moment, elle a commencé à renifler. Je l'ai observée. Elle pleurait. « Comment un tableau peut-il provoquer autant de tristesse ou de colère ? » me suis-je demandé. Cette situation était assez gênante. Sans faire de bruit, je me suis éloigné. Je suis sorti sur la terrasse. Entre deux statues en bronze, papa regardait filer les voiliers sur la mer turquoise. Je l'ai rejoint. Tout en admirant le paysage, je repensais à

ce qui venait de m'arriver. J'allais en parler à papa, mais juste à cet instant il m'a proposé :

– Ça te dirait une glace à quatre boules, Nino ? J'ai repéré un excellent glacier dans le coin.

Papa a toujours des idées géniales. Je n'ai pas hésité une seconde. Et j'ai oublié l'histoire de la dame qui pleurait.

3

Le lendemain matin, papa lisait le journal, tout en trempant son croissant dans un bol de café.

Subitement, il s'est exclamé :

– Ça alors, Nino, il y a eu une tentative de vol au musée Picasso ! Juste après notre passage.

– Une tentative ! a répété maman. Rien n'a été volé, alors ?

– Non, rien. Le système d’alarme a été neutralisé cinq minutes, pas suffisamment pour que soit dérobé ce tableau qui semblait intéresser particulièrement les voleurs.

Papa a brandi le journal. En première page, une reproduction du *Gobeur d’oursins* s’étalait sous un gros titre : GRANDE FRAYEUR AU MUSÉE. J’ai tout de suite reconnu le tableau. Je n’ai pas pu m’empêcher de dire :

– Je parie que c’est cette femme qui a essayé de le voler.

– Quelle femme ? a demandé maman.

– Une femme qui pleurait devant le tableau.

– Elle pleurait ? À mon avis, c’était plutôt la climatisation qui lui irritait les yeux !

Je n’en revenais pas. Comment ma mère, si gentille la plupart du temps, pouvait-elle se montrer aussi cruelle ? Et sans pitié. Cette femme ne pleurait pas à cause de la clim. Elle pleurait en vrai. J’en étais certain. Toute la matinée, j’ai pensé à cette histoire. Cette visiteuse du musée m’intriguait. Mais j’avais peu de chances de la revoir.

4

Eh bien je me trompais. Un peu plus tard, nous sommes allés au marché en famille. Je devrais dire en troupe. Maman n'en finissait pas d'acheter des légumes, des olives, des fougasses et bien sûr des fruits. Dans les allées du marché, papa portait les paniers, tandis que mes sœurs, avec leurs amies, s'arrêtaient à tous les étalages

de bijoux et de vêtements. Je furetais du côté d'un stand de DVD d'occasion quand je l'ai vue. Elle filait le long d'un mur, derrière les marchands de légumes. La femme du musée n'était pas jeune, elle ressemblait un peu à ma grand-mère, en plus sèche, plus voûtée, plus classique et aussi plus rapide. Elle venait de tourner dans une ruelle de la vieille ville.

Aussitôt, j'ai posé les DVD. Puis j'ai jeté un coup d'œil du côté des parents. Maman attendait son tour à un étal. La queue était longue, elle en avait pour un moment. Un peu en retrait, papa avait posé les sacs à ses pieds et patientait en lisant le journal. Je n'ai pas hésité. J'ai suivi la femme. Franchement, elle

aurait pu concourir pour un marathon de vieilles dames ! À droite, puis à gauche, puis encore à gauche, elle arpentait les ruelles sans faiblir. Au bout d'un moment, elle s'est arrêtée. Elle est entrée dans un magasin. Sans attendre, j'ai fait de même. Je me suis glissé derrière un présentoir qui contenait tout un tas d'ampoules bizarres, de prises et de fils électriques.

Derrière son comptoir, un homme habillé d'une blouse blanche s'est redressé d'un seul coup :

– Bonjour madame, qu'est-ce que je peux pour vous ?

– J'ai un souci avec le moteur de mon puits, vous pourriez envoyer quelqu'un pour le réparer ? a-t-elle dit.

– Ah là là ! Avec cette chaleur, tout le monde veut arroser. Les puits en rade, il n'y a que ça en ce moment. Vous allez me donner votre adresse, et je vais voir ce qu'on peut faire. Madame... ?

– Vhan de Berg, a répondu la cliente sur un ton sec et tranchant.

– Si ça ne vous ennuie pas, vous allez écrire votre adresse et votre numéro de téléphone ici, et je vous appelle dès que j'ai quelqu'un de disponible.

La femme a noté ses coordonnées sur le bloc que lui tendait l'homme. Lorsqu'elle a eu terminé, le marchand a tout de suite rangé le carnet sous son comptoir. Après un rapide « Au revoir », la cliente a quitté la boutique. Je me suis

recroquevillé derrière le présentoir pour ne pas qu'elle me voie. Je m'apprêtais à la suivre quand l'homme m'a demandé :

– Et ce jeune garçon, qu'est-ce qu'il veut ?

– Euh ! Je suis un peu perdu, le marché, c'est par où ?

– Facile, mon gars ! Tu vas à droite, encore à droite, puis à gauche après la deuxième rue, ensuite tu traverses la petite place en diagonale et tu...

– Ça vous ennuerait de me faire un dessin ?

– Pas du tout. Je vais te montrer, c'est facile...

Le marchand a déchiré la première page sur laquelle la femme avait écrit

et l'a rangée dans un classeur marqué *Commandes*. Puis il a dessiné, sur la feuille de son bloc, un plan du quartier en indiquant mon trajet par des flèches. Il me l'a tendu. Le document en poche, j'ai couru jusqu'au marché. Quand je suis arrivé, maman payait les dix kilos d'abricots qu'elle venait d'acheter.

5

De retour chez nous, j'ai posé le précieux papier sur mon bureau. J'ai pris un crayon et je l'ai gribouillé légèrement, en faisant attention de ne pas trop appuyer. L'adresse est apparue. Madame Vhan de Berg, de son écriture énergique, avait marqué la feuille du dessous. On lisait parfaitement le numéro et le

nom de la rue où elle habitait. Aussitôt, j'ai filé dans le salon. Sous une pile de magazines, j'ai retrouvé une brochure du syndicat d'initiative. À l'intérieur, il y avait un plan. Vite ! J'ai cherché le chemin de la Côte. Ce n'était pas loin de chez nous, mais pas tout près non plus. Dans ce coin, ni plage, ni musée, ni marché n'étaient indiqués. Pendant tout le déjeuner, je me suis demandé sous quel prétexte je pourrais m'y rendre. Je me voyais mal proposer une promenade en famille dans les environs. J'ai tout de même tenté quelque chose.

– Maxime... ai-je dit d'une voix un peu timide.

(Maxime, c'est mon copain.)

– Maxime commence à se débrouiller tout seul, ai-je repris. Il va à l'école et même parfois au foot...

Le visage de maman s'est décomposé.

– Tu entends quoi, Nino, par « se débrouiller tout seul » ?

– Je veux dire que Maxime se déplace sans ses parents. Sans son grand frère.

– Tout seul ! Tu veux te promener tout seul ! Mais tu es mon...

Je savais ce qu'elle allait dire. Elle allait dire « tu es mon bébé ». Tout ça parce que je suis le plus jeune dans cette famille. J'étais sur le point de lui faire remarquer que j'avais neuf ans huit mois et douze jours, et que mes sœurs à mon âge allaient déjà toutes seules acheter

leur magazine, quand papa a pris la parole :

– Nino n'a pas tort. Ce serait bien qu'il soit un peu plus autonome, a-t-il dit.

Maman m'a observé, puis elle a ajouté d'une voix étranglée :

– Oui, mais pas trop ! Il a encore besoin de nous. Hein, Nino ? Tu me promets de ne pas aller trop loin ? Et d'ailleurs, où veux-tu aller ?

J'ai réfléchi à toute vitesse :

– Sur la plage. Juste un petit tour tout seul !

– Bien ! s'est exclamé papa. C'est une chouette idée. Tu peux y aller, Nino.

J'ai eu un peu honte d'avoir menti. Mais je ne pouvais plus faire marche

arrière. Après avoir discuté entre eux, papa et maman se sont mis d'accord. J'ai dû leur promettre que :

1 – Je ne partirais pas longtemps.

2 – Je ne monterais pas dans la voiture d'un monsieur à l'air louche.

3 – Je ne mangerais pas les bonbons que n'importe qui pourrait m'offrir.

4 – Je n'accepterais rien de personne. Ni glace, ni Pokémon, ni chewing-gums.

Pour finir, maman m'a ordonné de prendre son portable pour les prévenir au cas où un seul ou plusieurs de ces malheurs m'arriveraient. Après avoir dit « oui » à tout, le plan de la ville dans la poche, je suis sorti de la maison.

6

Dehors, j'ai tout de suite apprécié le petit souffle d'air qui faisait voler mes cheveux autour de ma tête. Je me sentais grand. Ça me donnait l'air important d'être tout seul, sans papa, sans maman, sans un adulte. Mais ça m'obligeait à faire attention à tout. J'ai d'abord marché tranquillement pour profiter de ma liberté, puis

j'ai pensé que je n'avais pas beaucoup de temps pour mon enquête. Dès le coin de la rue, j'ai accéléré. J'avais bien répété l'itinéraire. Je le savais par cœur. Quelques minutes plus tard, j'étais devant la maison de madame Vhan de Berg.

Tout était calme et semblait désert. Derrière la grille, blottie sous un pin parasol, une énorme bâtisse occupait une grande partie du jardin. J'ai sonné. Personne n'a répondu. J'ai appuyé une deuxième fois sur le bouton. Rien. J'ai essayé d'ouvrir la grille. Fermée. Zut et rezut. Je ne pourrais pas revenir de sitôt. C'était trop idiot d'être venu jusqu'ici et de ne rien découvrir. Je me suis souvenu du jour où j'étais resté dans le jardin des

Tuileries la nuit en plein hiver pour apercevoir le voleur de la main de Charles Perrault¹. C'était inquiétant mais j'avais réussi mon coup. Alors, sans hésiter, j'ai escaladé le mur et j'ai sauté dans la propriété.

J'ai commencé par faire le tour de la maison. Tous les volets étaient fermés. Derrière la bâtisse, il y avait un petit jardin aux allées de gravier bien entretenues et bordées de buis. Tout était impeccable, bien rangé, bien ordonné. En passant près d'une porte-fenêtre, j'ai vu que le volet était juste poussé. J'ai

1. Il s'agit d'une autre enquête de Nino: *Qui a volé la main de Charles Perrault?*, coll. « Mini Syros Polar », 2011.

écarté les deux battants. La porte n'était pas verrouillée. Bien sûr, je me suis dit que c'était de la folie de rentrer chez quelqu'un comme ça, mais j'en avais terriblement envie. Quand je me suis glissé dans la maison, mon cœur battait, j'avais l'impression de l'entendre dans le silence. J'ai traversé la cuisine puis j'ai suivi un couloir. Les murs étaient décorés de cadres contenant des photos. Sur plusieurs d'entre elles, des gens posaient. La plupart étaient des adultes habillés en noir. Sauf un homme. En uniforme, il se tenait au milieu du groupe, fier et raide, planté devant un bâtiment au bord de la mer. Ça alors ! C'était le fameux musée.

J'ai continué à avancer. Je suis arrivé dans une grande pièce, pleine de meubles anciens, de fauteuils, d'armoires remplies de vaisselle ornée de filets d'or. Sur un bureau élégant, un gros carton était posé. Je me suis approché. Des tas de flacons portant des étiquettes *Danger*, des pinceaux, des gants, un masque y étaient entassés. Tout cela avait une relation avec la peinture. Mais que manigançait cette femme ? Que voulait-elle bricoler ? Et pourquoi ? Tout ici était presque aussi luxueux que les appartements de la reine au château de Versailles. Alors, pourquoi voler une œuvre moderne qui n'aurait rien eu à faire dans ce décor ? Mais le temps

passait. Je devais quitter les lieux. J'étais presque sur le perron quand la sonnerie de mon portable a retenti. Quelle horreur ! Vite, j'ai décroché.

– Ça va, mon chéri ? Tout se passe bien ? m'a demandé maman.

Impossible de répondre. En face de moi, quelqu'un m'observait. J'ai dû raccrocher.

7

Madame Vhan de Berg se tenait devant moi, sourcils froncés, bras levés, une poêle à la main.

– Mais vous êtes le jeune homme du musée ! a-t-elle dit en me reconnaissant. Qu'est-ce que vous faites là ?

– Je... je... je... je sais que c'est vous.

– Moi quoi ? a-t-elle demandé.

– C’est vous qui avez essayé de voler
Le gobeur d’oursins.

– Ne prononcez jamais ici ce titre ridicule. Qui a décidé d’appeler ce tableau ainsi ?

Je ne comprenais pas très bien pourquoi elle disait ça. J’ai avancé :

– Euh ! Je crois que c’est ce monsieur Picasso.

– Taisez-vous ! Pas ce nom ici ! Quel odieux personnage, un homme sans gêne, un lâche, un usurpateur !

Pourquoi en voulait-elle tant à ce peintre qui était mort depuis un paquet d’années ? C’était un mystère. J’allais lui dire que ce serait bien qu’elle me laisse

partir quand le portable a sonné une fois de plus. Piteux, j’ai dit :

– C’est maman, elle s’inquiète.

– Elle a bien raison de s’inquiéter, votre mère. Un garçon qui rentre chez les gens sans y être invité !

Dans ma main, l’appareil vibrait. Je n’ai pas pu résister. Peut-être maman allait-elle me gronder, mais j’avais tellement envie d’entendre sa voix. Hélas ! Pile au moment où j’appuyais sur la touche, couic, la sonnerie s’est arrêtée. Plus de batterie.

– Eh bien, jeune homme, a dit madame Vhan de Berg, on dirait que la technologie n’est pas de votre côté. Et si vous m’expliquez ce que vous faites chez moi ?

J'ai décidé de lui dire la vérité :

– Je voulais juste comprendre pour-
quoi vous avez essayé de voler ce tableau.

Elle fronçait si fort ses sourcils qu'une
ride verticale creusait son front.

– Vous n'êtes pas ordinaire, vous !
Bon, puisque vous êtes là, asseyez-vous,
m'a-t-elle ordonné.

J'ai obéi.

– Vous voyez ça ? a-t-elle demandé en
montrant un mur où il n'y avait aucune
décoration, aucun tableau, aucune photo.

– Oui, je vois.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Un mur.

– Et qu'est-ce qu'il y a sur ce mur ?

– Euh ! Rien...

– Exactement, il n'y a rien. Et savez-
vous ce qui devrait s'y trouver ?

À court d'idées, j'ai soufflé. L'air est
passé entre mes lèvres, ça a fait un bruit
comme un « prout », ce qui a eu le don de
l'énerver :

– Ce qu'il devrait y avoir ici, jeune
homme, s'est-elle emportée, c'est le por-
trait d'un général, mon père. Qui se sou-
vient de lui aujourd'hui ?

À mon avis, personne, mais je n'allais
pas le lui dire parce que je sentais bien
que ça lui aurait fait de la peine. J'ai
essayé de lui remonter le moral :

– Eh bien, j'imagine que s'il était géné-
ral, il a dû laisser pas mal de souvenirs.

– Ce n'est pas faux ! a dit la femme, flattée. Mais il n'en a récolté aucune gloire. Contrairement à cet odieux Picasso, un barbouilleur médiocre qui a peint des centaines de tableaux plus horribles les uns que les autres ! Regardez un peu ce qu'il a osé fabriquer !

Elle a posé la poêle sur un guéridon et a farfouillé dans le tiroir d'un meuble. Elle avait l'air moins terrible sans son arme. Elle a sorti un document qui ressemblait à la radio qu'on m'avait faite cet hiver quand je m'étais cassé le bras. Sauf qu'à la place d'un squelette il y avait autre chose. Une incroyable surprise !

8

Quand je suis rentré, ils étaient devant la maison. J'ai couru vers eux.

Maman avait des larmes dans les yeux, mais elle les a vite effacées. Elle a commencé par râler :

– Nino, je me faisais un sang d'encre. Tu aurais pu nous téléphoner. Ça fait une heure que tu es parti.

– Plus de batterie, ai-je dit sobrement.

– Mais où étais-tu ?

Ce n'était pas le moment de leur avouer que j'étais resté presque une heure chez une inconnue qui m'avait accueilli avec une poêle. Une fois de plus, j'ai menti :

– Au musée.

– Au musée ? a répété maman. Mais pourquoi ?

– Je voulais revoir *Le gobeur d'oursins*.

– Nino, tu es farfelu ! C'est bien le tableau qui a failli être volé ? Tu te prends pour Sherlock Holmes ?

Papa a laissé passer un sourire sur ses lèvres.

– *Le gobeur d'oursins*, a-t-il dit.

Connais-tu l'histoire de ce tableau, Nino ?

Papa, il est super fort en tout. Mais, ce jour-là, il n'a pas eu l'occasion d'étaler sa science. C'est moi qui ai expliqué :

– Comme pour la *Nature morte à la chouette et aux trois oursins*, Picasso a utilisé un support qu'il a récupéré. C'était le portrait du fondateur du musée qui était peint sur la toile, il a dessiné par-dessus.

– Bravo, Nino, a dit papa, visiblement fier de son super-fils qui n'est personne d'autre que moi. Mais comment as-tu appris tout ça ?

Bien sûr, je n'allais pas lui dire comment j'avais découvert l'incroyable

histoire de ce tableau. Quand les scientifiques s'étaient rendu compte que le portrait du général était caché sous celui du gobeur d'oursins, la fille du militaire avait imaginé qu'elle pourrait décaper le Picasso avec des tampons et toutes sortes de produits, pour retrouver le portrait de son père chéri.

Non, je n'ai rien dit. Mais, assis sous la tonnelle, j'ai pensé à madame Vhan de Berg seule dans sa grande maison, si aigrie, si triste. Avant de partir, j'avais bien essayé de la convaincre qu'il était trop difficile de s'en prendre au musée d'un homme aussi célèbre que Pablo Picasso. Mais je ne sais pas si elle m'a écouté. J'ignore si elle recommencera.

Autour de moi, ma famille s'est animée. C'était l'heure de notre séance de plage quotidienne. Cette fois, papa est venu avec nous sans râler.

Aussitôt arrivé, je me suis baigné. J'ai nagé loin. Puis je suis revenu vers le rivage. La ville et son musée se reflétaient dans la Méditerranée, tels que Pablo Picasso avait dû les voir. C'était beau, mais je n'ai pas eu le temps de contempler le paysage plus longtemps. Sur la plage, les pieds dans l'eau, papa m'attendait. Sa peau d'habitude si blanche était devenue rouge.

– Dis-moi, Nino, ça te dirait d'aller visiter le musée de la Marine ? Au passage,

on pourrait aller déguster des calissons. Je connais une pâtisserie qui...

Pas la peine qu'il en dise plus. Bien sûr que j'étais partant!

Note de l'auteur: Le tableau *Le gobeur d'oursins* (© Succession Picasso 2014) a été peint par Picasso à Antibes. Sous le pêcheur en maillot rayé représenté par le peintre se cache un officier en uniforme: le général Vandenberg, héros de la Grande Guerre et fondateur de la Société des amis du musée d'Antibes. Cette superposition a été découverte, grâce à l'infrarouge et à la radiographie, par le C2RMF, le Laboratoire de recherche des musées de France.

Retrouvez Nino dans d'autres enquêtes!

Qui a découvert la Dame à la licorne?, coll. « Mini Syros Polar », 2019

Qui a cassé le miroir du Roi-Soleil?, coll. « Mini Syros Polar », 2018

Qui a démonté la tour Eiffel?, coll. « Mini Syros Polar », 2017

Qui a volé l'assiette de François I^{er}?, coll. « Mini Syros Polar », 2016

Qui a fouillé chez les Wisigoths?, coll. « Mini Syros Polar », 2015

Qui a volé la main de Charles Perrault?, coll. « Mini Syros Polar », 2011

Tous les dossiers pédagogiques, ainsi que le guide *Comment écrire une histoire de Nino?* sont disponibles sur le site www.syros.fr